



HAL
open science

Génération et Transition démocratique en Espagne. Le roman mémoriel comme objet générationnel

Elvire Diaz

► **To cite this version:**

Elvire Diaz. Génération et Transition démocratique en Espagne. Le roman mémoriel comme objet générationnel. HispanismeS, 2017. hal-01700098

HAL Id: hal-01700098

<https://hal.science/hal-01700098>

Submitted on 3 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Génération et mémoire

Génération et Transition démocratique espagnole (1975-1986). Le roman mémoriel comme objet générationnel

Elvire Diaz
(Université de Poitiers)

Résumé

L'idée de génération appartient à l'histoire littéraire qui s'appuie sur la périodisation et sur des catégories définitives, identitaires, méthodologiques, régulièrement réévaluées. Ainsi, le XX^e siècle a-t-il vu l'invention de la Génération littéraire de 1898, puis celles de 1914, de 1927, de 1936, du milieu du siècle, etc. Parallèlement, la définition du concept de génération comme catégorie historique, depuis Ortega y Gasset en 1923, n'a cessé de se développer dans les sciences sociales et politiques, pour migrer vers la littérature. Depuis la Transition, l'identité personnelle et collective se manifeste dans le roman de la mémoire d'auteurs de la même génération (nés dans les années 1950-1960), qui publièrent leur premier roman dans les années 1980-90 ; réexaminant l'Histoire espagnole récente, depuis la perspective démocratique, ils récupèrent la mémoire historique et collective. Pour autant, peut-on parler d'une « génération de la mémoire » à partir de cette thématique, des pratiques discursives et des objectifs esthétiques et éthiques ?
Mots-clés : roman, mémoire, Espagne, XX-XXIe

Abstract

The idea of generation used in literary history is based on periodisation and on regularly revised categories of definitional, identity and methodological nature. The XXth century witnessed the rise of the literary generation of 1898, and of those of 1914, 1927, 1936, midcentury, etc. The definition of the concept of « generation » as a historical category developed, since the works of J. Ortega y Gasset from 1923, in social and political sciences only later migrated to literature. Since the Democratic Transition, the « memory novels » focus on the individual and collective identity of the authors from the same generation (born around the 1950-1960), who published their first novel in the 1980s-90s. Examining the recent Spanish history from a democratic perspective, they preserve and reconstitute the historical and collective memory. However, can we really speak about a « memory generation » inside this framework, basing on its discursive practices and aesthetic and ethical objectives?

Key-words : novel, memory, Spain, XX-XXIth

« Pas de notion devenue plus triviale et malgré tout plus opaque. Pas de notion plus antique, plongeant ses références biologiques dans la Bible, Hérodote et Plutarque ; et ne prenant pourtant son sens que dans notre récent univers de l'individualisme démocratique »¹ ; c'est ainsi que Pierre Nora met en relief les paradoxes de cette « vieille » idée de génération, dans son ouvrage clé *Les lieux de mémoire*. L'histoire littéraire, comme l'histoire des idées, s'appuie sur la périodisation et sur des catégories méthodologiques à caractère identitaire : mouvement, groupe, génération, etc., régulièrement réévaluées. Ainsi, le XX^e siècle a-t-il vu l'invention de la Génération littéraire de 1898 par Azorín en 1913, puis celles de 1914, de 1927, du milieu du siècle, etc. Parallèlement, la définition du concept de génération comme catégorie historique, depuis Ortega y Gasset en 1923, n'a cessé de se développer dans les sciences sociales et politiques, autour de critères démographiques, sociétaux, culturels,

¹ Pierre Nora, « La génération », *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1992, Vol. III, 1, p. 2975-3015, p. 2975.

politiques². Le concept a migré de l'histoire vers la sociologie et la littérature. La recherche sur l'identité personnelle et collective, donc sur la mémoire, est manifeste dans le roman dit « de la mémoire » d'auteurs de la même génération, nés dans les années 1950-1960, les « nietos » des acteurs de la guerre civile qui publièrent leur premier roman dans les années 1980 ; réexaminant l'Histoire espagnole récente, depuis la perspective démocratique, ils récupèrent la mémoire historique et collective. Pour autant, peut-on parler d'une « génération littéraire de la Transition » et à partir de quels critères ? : le genre, le référent, la thématique, des pratiques discursives et des objectifs esthétiques et éthiques ? ou n'est-ce qu'une nomenclature artificielle ?

Dans notre article, nous nous intéresserons au concept et à la catégorie de génération, à travers l'exemple littéraire représenté par des romanciers nés artistiquement et politiquement à la Transition (1975-1986). Nous étudierons le cas du roman depuis la Transition qui est marqué par la recherche de l'identité personnelle et collective, donc la mémoire, le roman dit « de la mémoire », pour voir les arguments en faveur d'une Génération littéraire autour de la mémoire, à partir d'une convergence de critères, littéraires et extralittéraires.

De la génération... encore

En préalable, nous ferons une réflexion sur le concept, sans revenir sur l'origine (nous renvoyons à l'abondante historiographie), mais à son utilité, à ses limites. En effet, au-delà du Congrès de la SHF (2015) qui soulève la question, il est légitime de s'interroger sur l'existence et le recours à ce concept. Y a-t-il des raisons profondes, ontologiques, épistémologiques : s'agit-il de trouver un sens à l'Histoire, à la création, à la connaissance humaine, dans un souci de finalisme, de déterminisme ? ou simplement méthodologiques ?, d'un moyen heuristique (découverte), qui présente un intérêt pratique, mémoriel ? ou est-ce une création artificielle ?, un fourre-tout, comme le dit l'écrivain Juan Goytisolo, dans sa préface à *Nueva narrativa española*, en 2011 : « Le terme « génération » constitue un fourre-

² José Ortega y Gasset, *El tema de nuestro tiempo*, [1923], Madrid, Espasa Calpe, 1984 et *En torno a Galileo. Esquema de las crisis*, [1933], Madrid, Espasa Calpe, 1965 ; Karl Mannheim, 1928 et 1952, Pedro Laín Entralgo : *La generación del noventa y ocho*, 1945 et *Las generaciones en la historia* ; Javier Marías, *El método histórico de las generaciones*, 1949 et *Generaciones y constelaciones*, 1989 ; Richard Braungart, 1989, Pierre Nora, « La génération », *Les lieux de mémoire*, Gallimard, 1992, Vol. III, 1, p. 2975-3015, ou Paloma Aguilar, 2006, 2008. Azorín, « La generación de 1898 », *ABC*, 10-18 février 1913 ; Ortega et Gasset utilise aussi l'expression dans « Competencia », *El imparcial*, 8 et 9 février 1913. Voir aussi : Serge Salaün et Carlos Serrano, *Histoire de la littérature espagnole contemporaine. XIX^e-XX^e siècles*, Presses de la Sorbonne-Nouvelle, 1992 ; Eduardo-M. Gambarte, *El concepto de generación literaria*, Madrid, Síntesis, 1996 ; Andrew Anderson, *El Veintisiete en tela de juicio*, Madrid, Gredos, 2005.

tout facile et trompeur. La création littéraire et artistique se développe en dehors de tout cadre. L'acte créateur obéit à sa radicale et irréductible singularité. »³

En effet, le concept a été critiqué depuis longtemps. Dès les années 1980, José Carlos Mainer, dans son article « El problema de las generaciones en la literatura española » (1982)⁴ puis dans *Histoire de la littérature espagnole contemporaine. Questions de méthode* (1992), Serge Salaün et Carlos Serrano, à propos des générations de 1868, 1898, 1927... en ont montré les limites ; plus récemment encore, Eduardo Gambarte, dans son essai *El concepto de Generación literaria* (1996), déconstruit la théorie ortéguienne et les générations de 1898, 1927, 50, etc., dénonçant une « pandémie générationniste » depuis les années 70, qu'il souhaite voir éradiquée tout comme David Becerra Mayor dans *La guerra civil como moda literaria* (2015). On observe pourtant un retour, après le structuralisme qui l'a écarté, de l'auteur, du sujet, de la renarrativisation, du collectif sur l'individuel.

Même si c'est un fourre-tout, un postulat, une construction a posteriori, qui préjuge de l'existence de cette catégorie, il y a un constat : on enseigne une doxa, des générations dites canoniques, au vu de la rentabilité de l'objet créé. S'écartant de la lecture idéologique ortéguienne, la génération est souvent prise dans un sens restreint de synonyme de groupe.

Se pose alors le problème des critères en faveur de cette catégorisation, et corollaire, y a-t-il des critères contre, qui en démontreraient l'arbitraire, l'artificiel ? On observe que l'histoire littéraire, comme l'histoire des idées et l'Histoire tout court, s'appuie sur la périodisation (découpage, scissions, frise) qui convoque le lien texte-contexte, et sur des catégories méthodologiques à caractère « biologique », entendons démographique (la « quinta », ou la classe d'âge, avec le problème du choix entre date de naissance et date de manifestation), sociétaux, culturels, politiques (une date, un fait, un manifeste déclencheur) ; ou en fonction de l'objectif (mouvement, groupe, génération, école, courant, etc.). Les critères sont donc littéraires et extralittéraires. Le fait qu'elles soient régulièrement réévaluées suggère qu'elles sont polémiques ou incomplètes et montre qu'elles sont évolutives, car le terme est polysémique. La terminologie renvoie à une multiplicité de champs disciplinaires, d'aspects historiques, esthétiques, scientifiques...

³ Sonia GOMEZ (Ed.), *Nueva narrativa española anthologie bilingue*, Centre de traduction littéraire de Lausanne, 2011, N° 54.

⁴ José Carlos MAINER, « El problema de las generaciones en la literatura española contemporánea », *Actas del Congreso de la AIH* (1971), Salamanca, 1982, 211-219.

Pour l'historien Pascal Ory, auteur d'une *Histoire culturelle*, en 2004, la génération est un phénomène « d'identifications collectives [...] de nature culturelle », une notion « vécue au travers de tout un discours d'autodéfinition, la génération est une « pure » représentation fondée sur une relecture... » ; pour lui, « la structuration générationnelle » est une « lecture générationnelle » qui concerne une élite, dans le sens d'une partie d'une génération d'âge⁵.

Pierre Nora, dans son chapitre « La génération », dans le volume *Les France, 1992, des Lieux de mémoire*, parle « d'une génération » point de départ de toutes les autres, et donne pour l'Espagne l'exemple de « la légendaire génération de 1898... » (2988). Pour lui, « La génération est fille de la démocratie et de l'accélération de l'histoire » (2984) ; c'est un lieu de mémoire (2984) qui crée des lieux de mémoire (3003)⁶. Pierre Nora, comme Pascal Ory, parlent d'une identité « horizontale »⁷.

Une génération littéraire de la mémoire, depuis la Transition ?

Après l'invention des Générations littéraires de 1898, puis celles de 1914, de 1927, du milieu du siècle, de « la generación inocente », « la generación de la guerra », etc., y a-t-il une génération littéraire de la mémoire ?

En ce qui concerne le roman depuis la Transition, le terme et le constat de génération sont attestés par de nombreux ouvrages d'histoire littéraire récents, même si révisés comme chez José Carlos Mainer dans son *Historia de la literatura española* (2010) ; Santos Alonso dans *La novela española en el fin de siglo. 1975-2001*, 2003, définit 6 générations de romanciers pour cette période : 1940, 50, 60, 75, 80, 90 (chap. 2) ; on trouve aussi « génération de 1980 » chez Angel Basanta (1990) et chez Santos Sanz Villanueva qui affirme que « les romanciers de cette génération se caractérisent par la variété d'écriture »⁸ ; Christine Pérès dans *Le nouveau roman espagnol et la quête d'identité* (2001), parle de « vague » : « A. Muñoz Molina appartient à la vague des nouveaux romanciers nés après 1950 qui commencent à publier au cours des années 1980 »⁹ ; ce sont les romanciers de la « nueva narrativa ». Suivent : « la generación X, Kronen, nocilla, Média, de la memoria histórica » (G. Sobejano, 2003 ; P. Merlo, 2009 ; G. Tyras, 2007¹⁰).

⁵ Pascal ORY, *L'histoire culturelle* [2004], PUF, 2007, p. 74.

⁶ Pierre NORA, « La génération », *Les lieux de mémoire, op. cit.*, p. 2981 ; 2984 ; 3003.

⁷ Pierre NORA, *op. cit.*, p. 2985.

⁸ «La novela», in F. RICO, *HCLE*, IX, (dir. Darío Villanueva), 1992, p. 249-284 (273).

⁹ Christine Pérès, *Le nouveau roman espagnol et la quête d'identité*, Paris, L'Harmattan, 2001.

¹⁰ Gonzalo SOBEJANO, «Narrativa española 1950-2000. La novela, los géneros y las generaciones», *Arbor*, 693, 2003, p. 99-114 ; Philippe MERLO, *Littérature espagnole contemporaine*, Paris, PUF, 2009, 263-264, 252 ; Georges TYRAS, *Memoria y resistencia*, Montesinos, 2007.

Plutôt que de regrouper les créateurs, dans une sociologie extra-littéraire, on peut regrouper les productions sur des critères littéraires, en constituant des corpus : « nueva narrativa, novela de hoy, actual, novela neonarrativa » (Gonzalo Sobejano, 2003). Natalie Noyaret parle de : « el realismo novedoso y comprometido »¹¹, Angel Basanta de « novelas generacionales » (1990, 84).

Depuis la Transition, le roman est marqué par la recherche d'identité personnelle, du personnage, du narrateur ou de l'auteur (sur leur histoire familiale, leur filiation, donc leur propre naissance/génération, dans les autofictions notamment) et collective (dans les fictions métahistoriques). Cette quête identitaire est indissociable de la mémoire ; qu'elle soit directe ou indirecte, horizontale ou verticale, appelée postmémoire (issu de *posmemory* chez Marianne Hirsch, 1997)¹², ou autre (cf. les travaux de Paloma Aguilar, Elina Liikanen, Régine Robin), elle donne lieu au roman dit « de la mémoire »¹³. L'appellation est encore non contrôlée et sujette à débat (Carcelen) ou en quête d'un nouveau nom : on lit ainsi « roman mémoriel, mémorialiste » (Bonvalot) ; la « memoria novelada » ou « narrativa memorialista » (titre d'un ouvrage collectif issu d'un colloque¹⁴), « representaciones memorísticas » (Tyras), ou simplement « nouveau roman historique ». Le roman mémoriel regroupe une forme de roman historique, où entre en jeu la mémoire, notamment historique, d'auteurs de la même génération, nés dans les années 1950-1960, les « nietos » des acteurs de la guerre civile, 20-30 ans en 1975, aujourd'hui quinquagénaires ou sexagénaires ; ils publièrent leur premier roman dans les années 1980 ; réexaminant l'Histoire espagnole du XXe siècle, depuis la perspective démocratique, ils récupèrent la mémoire historique et collective. Ce faisant, ils écrivent sur leur génération, comment elle perçoit le passé. On entre là dans l'histoire du sensible (Alain Corbin) et non dans un simple effet de mode, comme l'affirme David Becerra, dans son ouvrage *La guerra civil como moda literaria* (2015).

Cette production est due à de très nombreux romanciers dont : Rafael Chirbes (1949-2015), Javier Marías (1951), Jesús Ferrero (1952), César Gavela (1953), Jorge Cortés Pellicer (1953), Dulce Chacón (1954-2003), Justo Vila (1954), Julio Llamazares (1955), Antonio Muñoz Molina (1956), Manuel Rivas (1957), Angeles Caso (1959), Carlos Fonseca (1959),

¹¹ *La narrativa española de hoy*, 2013.

¹² Marianne HIRSCH, *Family frames : photography, narrative and posmemory*, Harvard College, 1997.

¹³ Par exemple chez Philippe MERLO, *op.cit.*, 247-256.

¹⁴ *La memoria novelada: hibridación de géneros y metaficción en la novela española sobre la guerra civil y el franquismo, 2000-2010 ; La memoria novelada II: ficcionalización, documentalismo y lugares de memoria en la narrativa memorialista española*, P. Lang, 2012 et 2013.

Ignacio Martínez de Pisón (1960), Almudena Grandes (1960), José María Ridaó (1961), Benjamín Prado (1961), Javier Cercas (1962), etc. Nous laissons de côté la génération plus âgée des précurseurs, comme Marsé, Montalbán, Mendoza, Merino, Mateo Diez... qui ont suivi cette piste aussi.

Ils sont remplacés par la génération suivante, née autour de 1975, marquée par l'essor du numérique (« les *digital native* »), appelée : digitale, mutante, intermédiaire, augmentée (voir Pantel ; Carcelen), dont certains sont revenus sur ce thème, comme Isaac Rosa (1974), dans *El vano ayer* ou *Otra maldita novela sobre la guerra* (2007).

D'abord leur préoccupation est légitime, car « le passé est une construction et une réinterprétation constante »¹⁵, et selon Pierre Nora : « à chaque génération de récrire son histoire de génération » (3008). Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une nouvelle génération de romanciers réexamine, depuis les années 1980-1990, l'Histoire espagnole récente. Cela correspond à des pics historiques, temporels, des vagues pour cette écriture, qui s'inscrit dans la période que Pierre Nora a nommée, « l'avènement de la mémoire » ou « ère des commémorations », des années 1970-80¹⁶.

Se plaçant depuis la perspective démocratique de l'après-Transition, ils regardent le passé, notamment républicain, et récupèrent la mémoire historique et collective. Ces notions ne se confondent pas ; selon Maurice Halbwachs, la première étant la mémoire apprise, celle qui est écrite dans les livres¹⁷ tandis que la mémoire collective désigne la conscience d'un passé partagé par un ensemble d'individus, qui émergerait d'un ensemble de mémoires individuelles, une sorte de patrimoine spirituel se manifestant à travers les lieux de mémoire et les cérémonies de commémoration, et agissant toujours sur le présent du groupe social.

Au sein des différentes générations qui ont vécu la Transition, peut-on en isoler une, en repérer une, spécifique, une « génération littéraire de la mémoire », c'est-à-dire définie par une identité propre à une partie de la génération historique, biologique, à partir de critères comme le genre, le référent, la thématique de la mémoire historique républicaine. Étudions la cohorte de romanciers nés dans les années 1950-1960, qui avaient 20-25 ans lors de la Transition et publièrent leur premier roman dans les années 1980.

15 Jacques LE GOFF, *Histoire et mémoire* [1977], Paris, Gallimard, 1988, p. 189.

16 *Transit*, 22, 2002.

17 Maurice HALBWACHS, *La mémoire collective* [1950], Paris, Albin Michel, 1997, p. 130.

Rappelons que dans ces années 80, les critiques dénonçaient l'absence d'intérêt pour le sujet historique chez les romanciers, situant ainsi le début du phénomène d'expansion du roman mémoriel, concomitant au postmodernisme. Ainsi, Carlos Galán Lorés déclarait en 1989 :

la gran novela del franquismo, al igual que en lo relativo a la guerra civil [...], no parece que sea a los escritores actuales a quienes interese. Hay [...] como un deseo implícito de olvidar aquellos años, vivir los actuales desde diferentes actitudes y posponer el empeño para cuando podamos ser más objetivos. De aquí que las novelas que, directa o indirectamente, hagan una revisión de ese casi medio siglo de vida española son más bien escasas y, en muchos casos, la visión resulta ser oblicua, como si únicamente interesara en tanto en cuanto telón de fondo¹⁸.

En 2006, Muñoz Molina corroborait cette idée, en revenant sur le fameux silence choisi de la Transition, dans son prologue au roman d'Angeles López, *Martina, la rosa número trece* où il évoque les années 1980 :

entonces pareció que desaparecía el interés por saber lo que había sucedido. Me acuerdo muy bien de los años de amnesia distraída y voluntaria, los ochenta. El exilio, los testimonios de las cárceles franquistas, las historias de la guerra, de pronto dejaron de tener interés. [...] porque queríamos ser modernos, a toda costa y aquellas historias, aquella gente, se habían quedado antiguas [...]¹⁹.

Ces romanciers sont d'ailleurs très personnels, selon S. Sanz Villanueva, dans *Los nuevos nombres* en 1992 : « una nueva oleada de narradores... de los ochenta... no ofrecen entre sí, al menos por ahora, rasgos homogéneos y destaca la perspectiva por completo personal desde la que abordan sus obras » (273).

C. Galán Lorés remarque aussi l'importance de l'autobiographie, avant l'avalanche autofictionnelle :

El testimonio personal de los problemas, vistos desde el yo, sigue estando presente en nuestra narrativa. [...] son bastantes los escritores que optan por la autobiografía con un lenguaje cuidado, poético, interiorizando las experiencias. Tanto o más que los hechos importan los efectos causados en la intimidad subjetiva del narrador²⁰.

Voyons si les objets de leur écriture narrative, selon le thème (l'histoire, la mémoire personnelle et historique, l'identité), les pratiques discursives postmodernes et hybrides, les objectifs esthétiques (revoir le réalisme, peut-être créer un nouveau genre métahistorique) et

18 *Letras españolas*, 1989, Editorial Castalia, 1991, p. 13.

19 Antonio MUÑOZ MOLINA, Prologue de *Martina, la rosa número trece* d'Angeles López, 2006, p. 6-10.

²⁰ *Letras españolas*, op. cit., p. 27.

éthiques (politiques, mémoriels, récupérer le passé, transmettre ?), déterminent un groupe générationnel. S'ils le revendiquent, avec une conscience explicite ou implicite ?

En ce qui concerne le genre, les synthèses ou les panoramas des histoires littéraires mettent en évidence la part majeure du roman réaliste, historique, policier, métahistorique, à personnages et intrigue, sur fond historique : la renarrativisation et le retour de l'auteur, du sujet. Mais c'est un roman réaliste engagé qui est privilégié. Il diffère du roman historique classique, car métahistorique et critique vis-à-vis de l'historiographie et de la Transition. Après des romans des années 1985-90 (*Beatus ille*, *Luna de lobos*, etc.), sans critique directe de la Transition, la période 1990-95 est ouvertement critique. Ils narrent leur époque, leur génération, selon deux versants temporels : ils racontent le passé lointain, pas vécu personnellement mais indirectement (par des témoins, des lectures), et s'intéressent aux années 1931-1975, et/ou la Transition, vécue, et font de la métahistoire. Le roman mémoriel rejoint la fiction, la docufiction ou l'autofiction, mélange qu'on trouve chez A. Muñoz Molina, M. Rivas, R. Chirbes, J. Llamazares... On observe d'ailleurs un intérêt d'abord pour le franquisme puis rapidement –compte tenu de leur jeune âge–, pour la Transition : Muñoz Molina : *Beatus ille*, 1986 ou *La noche de los tiempos* (2009) et *El dueño del secreto*, *Ardor guerrero*, 1995 et *El jinete polaco*, 1991 ; J. Llamazares, *Luna de lobos*, 1985 puis *El cielo de Madrid*, 2005 ; R. Chirbes, *La larga marcha*, 1996 puis *La caída de Madrid*, 2000 ; M. Rivas : *El lápiz del carpintero* puis *Las voces bajas*, 2012 ; A. Grandes, avec *El corazón helado* ; Javier Cercas, de *Soldados de Salamina* (2001) à *Anatomía de un instante* (2009) ou *El impostor* (2014) ; Isaac Rosa (74), avec *La mala memoria* (1999), *El vano ayer* ou *Otra maldita novela...*

Le référent du XX^e-XXI^e siècle espagnol domine, avec la thématique historique de la mémoire historique républicaine, de la guerre civile, la mémoire personnelle, l'identité, qui a des conséquences sur le présent. Outre cette forte référentialité, qui souvent fait de ces fictions des romans métahistoriques, les pratiques discursives sont postmodernes et hybrides : entrecroisement histoire-littérature, fictionnalisation du réel, historicisation de la fiction, hybridité générique, présence de l'intertextualité. Les objectifs esthétiques visent à faire un réalisme critique, à créer un nouveau genre métahistorique et éthique, par le rôle politique, l'engagement mémoriel, pour récupérer le passé, transmettre.

Si l'on peut trouver des homologues entre ces divers romanciers, il faut aussi se demander si ces auteurs, qui avaient 20-25 ans lors de la Transition et publièrent leur premier roman dans

les années 1980-90, ont une conscience d'une « identité générationnelle », selon les termes de Pierre Nora (3008).

En ce qui concerne A. Muñoz Molina, oui, dans le prologue de *Martina la rosa número trece*, de Angeles López, en 2006 :

entre otros, Javier Cercas, Javier Marías, Jesús Ferrero, Dulce Chacón, yo mismo: preguntamos e imaginamos; leemos en archivos, y buscamos voces y caras de testigos; indagamos en los archivos de nuestros padres, en los últimos cajones de las cómodas²¹.

et encore, dans son article « Desmemoria », publié dans *Babelia* en 2008, il s'inscrit dans un groupe :

Aprendiendo de aquellos maestros, recordando lo que nuestros mayores nos habían contado, algunos de nosotros empezamos publicando ficciones alimentadas por la memoria de la Guerra Civil y la derrota de la República: yo no me olvido de la impresión que me hizo leer en 1985 *Luna de lobos*, de Julio Llamazares, donde está el coraje de la resistencia pero también la lenta degradación de quien se ve reducido por sus perseguidores a una cualidad casi de alimaña.

Muñoz Molina dans son essai *Todo lo que era sólido* (de 2013), où il dresse un bilan critique des 35 dernières années de la société espagnole, explique que c'est notamment l'abus de mémoire qui a participé à la crise que connaît l'Espagne depuis 2008. Il situe ainsi le pic de la vague mémorielle et l'épuisement du sujet. Evoquant les années 2006, Muñoz Molina dit :

Obsesionados con la exhumación de fosas comunes, no reparábamos en el fragor de las excavadoras que abrían por todas partes zanjas para construir chalets. [...] indagaciones judiciales sobre verdugos muertos treinta años atrás ocupaban aquella extraña actualidad²².

Pour conclure, nous avons mis en évidence des points communs dans cette production narrative, liés au genre, référent, pratiques, objectifs, pour justifier l'existence d'une génération littéraire de la mémoire qui se cristallise dans le roman mémoriel. Le fait est corroboré par leur conscience générationnelle et un dernier élément en ce sens est que l'on peut la décrire quand elle est dépassée, supplantée, par la suivante ; en effet, celle que des critiques nomment « mutante, digitale, augmentée... » postule un nouveau paradigme, l'écriture de sa propre génération. Si le concept est opératoire pour l'histoire et la sociologie littéraires, il n'en demeure pas moins qu'il ne rend pas compte de la spécificité individuelle, de l'originalité et des divergences entre ces auteurs. Mais là nous entrons dans le domaine de

²¹ Antonio MUÑOZ MOLINA, « En el país del pasado », Prologue de *Martina, la rosa número trece* d'Angeles López, Barcelone, Seix Barral, Booket, 2006, p. 10.

²² Antonio MUÑOZ MOLINA, *Todo lo que era sólido*, Barcelone, Seix Barral, 2013, p. 14-17.

l'art, non réductible à des catégories, et comme le dit J. Goytisolo : « L'histoire aura le dernier mot : elle conduira les romanciers sur différents sentiers et les éloignera les uns des autres tout en poursuivant leur labeur »²³.

²³ Sonia GOMEZ, *op. cit.*